

Je suis Homer, le frère aveugle. Ce n'est pas tout d'un coup que j'ai perdu la vue, ce fut comme au cinéma, un lent fondu au noir. Quand on m'a expliqué ce qui m'arrivait, j'ai trouvé intéressant de le mesurer, je n'avais pas vingt ans, tout me

E. L. DOCTOROW

Homer & Langley

roman traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

passionnait. Ce que j'ai fait, cet hiver-là, consistait à me tenir à l'écart du lac où ils étaient tous en train de patiner sur la glace et à observer ce que, d'un jour à l'autre, je pouvais voir et ne plus voir.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Reclus dans leur maison de la Cinquième Avenue depuis la disparition de leurs parents en 1918, deux frères aussi cultivés qu'excentriques traversent le siècle en assumant une ardente vocation d'ermites, que viennent, à leur grand dam, mettre à mal deux guerres mondiales et de perturbantes irruptions, dans leur solitude, des multiples acteurs de la comédie humaine dont New York est le théâtre – avec ses immigrants, ses prostituées, ses gangsters et autres musiciens de jazz.

Pianiste aveugle passionné de musique classique, grand amateur de femmes, Homer est à peine plus raisonnable que son frère, Langley, esprit rebelle et farfelu, friand d'objets en tout genre – pianos, grille-pain, phonographes, machines à écrire, masques à gaz – qu'il amasse par dizaines au gré de ses lubies, allant même un jour jusqu'à assembler une Ford T dans leur salle à manger... Soucieux de découvrir, en toute chose, son expression ultime, Langley, par ailleurs, classe et archive méthodiquement la presse quotidienne dans l'obsessionnel dessein de créer un journal au numéro unique, éternellement d'actualité, où se trouverait compilée la quintessence même de la vie.

Inspiré d'une histoire vraie – celle des frères Collyer, collectionneurs compulsifs retrouvés morts en 1947, ensevelis sous des piles de journaux et de livres –, ce roman drolatique, pétri d'humanité et porté par deux personnages dont la loufoquerie le dispute à l'humour, narre, à sa façon jubilatoire, l'épopée du matérialisme et de la solitude *made in USA*.

“LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES”

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

E. L. DOCTOROW

Rédacteur en chef de Dial Press de 1964 à 1969, E. L. Doctorow est l'auteur d'une œuvre déjà traduite dans trente-deux langues et saluée par de nombreuses distinctions, parmi lesquelles le National Book Award et le PEN/Faulkner Award. Récemment parus en France : Billy Bathgate et La Marche (éditions de l'Olivier, 2003 et 2007).

DU MÊME AUTEUR

LE LIVRE DE DANIEL, R. Laffont, 1980.

LE PLONGEON LUMME, R. Laffont, 1982.

LA VIE DE POÈTE, R. Laffont, 1986.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE, R. Laffont, 1988.

BILLY BATHGATE, Julliard, 1992 ; éditions de l'Olivier, 2003.

LA MACHINE D'EAU DE MANHATTAN, Flammarion, 1996.

RAGTIME, R. Laffont, 1997 ; Pavillon poche, 2005.

CITÉ DE DIEU, éditions de l'Olivier, 2003 ; Points, 2007.

LA MARCHE, éditions de l'Olivier, 2007.

DANS LA DÈCHE AU ROYAUME ENCHANTÉ, Folio, 2008.

Titre original :

Homer & Langley

Editeur original :

Random House, New York

© E. L. Doctorow, 2009

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00877-2

E. L. DOCTOROW

Homer & Langley

roman traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Kate Medina

JE SUIS HOMER, LE FRÈRE AVEUGLE. Ce n'est pas tout d'un coup que j'ai perdu la vue, ce fut comme au cinéma, un lent fondu au noir. Quand on m'a expliqué ce qui m'arrivait, j'ai trouvé intéressant de le mesurer, je n'avais pas vingt ans, tout me passionnait. Ce que j'ai fait, cet hiver-là, consistait à me tenir à l'écart du lac où ils étaient tous en train de patiner sur la glace et à observer ce que, d'un jour à l'autre, je pouvais voir et ne plus voir. Les maisons à l'ouest de Central Park furent les premières à disparaître, elles se sont assombries comme si elles se dissolvaient dans le ciel obscur jusqu'à ce que je n'arrive plus à les distinguer, et alors les arbres ont commencé à perdre leur forme et puis enfin, ça c'était vers la fin de la saison, peut-être les derniers jours de février de cet hiver très froid, je ne voyais plus que ces silhouettes fantômes de patineurs flottant devant moi sur un champ de glace, et puis la glace blanche, l'ultime lumière, devint grise et puis complètement noire, et dès lors je ne voyais plus rien du tout même si j'entendais nettement le zzzzz des lames sur la glace, un bruit très satisfaisant, doux quoique plein d'intention, un ton plus grave que ce qu'on attendrait de lames de patins, peut-être parce qu'elles faisaient chanter la basse sonore de l'eau sous la glace, zzzzz, zzzzz. J'entendais quelqu'un filer

quelque part à grande vitesse, et puis la pirouette avec ce long scrrratch quand le patineur s'arrêtait net, et alors je riais de joie, de cette capacité qu'avait le patineur de s'arrêter brusquement, de filer zzzzz et puis scrrratch.

Naturellement j'étais triste, aussi, mais c'est une chance que ce me soit arrivé quand j'étais si jeune : au lieu de me penser handicapé, je me tournais en esprit vers mes autres capacités, comme mon ouïe exceptionnelle, si entraînée que ses perceptions étaient quasi visuelles. Langley disait que j'avais une ouïe de chauve-souris, et il contrôla cette allégation, ainsi qu'il aimait soumettre toutes choses à examen. J'étais habitué à notre maison, naturellement, à ses quatre étages, et je pouvais me diriger sans hésitation dans toutes les pièces, monter et descendre l'escalier, en sachant de mémoire où tout se trouvait. Je connaissais le grand salon, le bureau de notre père, le boudoir de notre mère, la salle à manger avec ses dix-huit chaises et sa longue table en noyer, l'office du majordome et les cuisines, le petit salon, les chambres, je me rappelais combien il y avait de marches recouvertes de tapis entre deux étages, je n'avais même pas besoin de tenir la rampe ; en m'observant, si vous ne me connaissiez pas, vous n'auriez pas deviné que mes yeux étaient morts. Mais Langley déclara qu'on ne pourrait réellement tester mes capacités auditives tant que ma mémoire s'en mêlerait et, après y avoir opéré quelques modifications, il m'amena au salon de musique, où il avait déplacé le piano à queue dans un coin et installé au milieu de la pièce le paravent japonais peint de hérons dans l'eau, et pour faire bonne mesure il me fit tourner sur moi-même dans l'embrasement de la porte jusqu'à ce que mon sens de l'orientation fût entièrement annihilé, et je n'ai pu m'empêcher de

rire parce que, vous savez quoi, j'ai contourné ce paravent et suis allé tout droit m'asseoir devant le piano exactement comme si je savais où il l'avait mis, ce qui était le cas, je pouvais entendre les surfaces, et j'ai dit à Langley : Une chauve-souris aveugle siffle, c'est comme ça qu'elle fait, mais, moi, je n'ai pas eu besoin de siffler, tu vois ? Il était vraiment stupéfait, Langley est de deux ans mon aîné et j'ai toujours aimé l'impressionner toutes les fois que je le pouvais. A cette époque, il était déjà étudiant, en première année à Columbia. Comment fais-tu ça ? me demanda-t-il. C'est d'un intérêt scientifique. Je sens les formes, répondis-je, car elles repoussent l'air, ou je sens la chaleur des objets, tu peux me faire tourner sur moi-même à me donner le vertige, je peux encore dire où l'air est rempli par quelque chose de solide.

Et il existait encore d'autres compensations. J'avais pour mes études des professeurs particuliers et puis, bien sûr, je restais confortablement inscrit au West End Conservatory of Music dont j'étais l'élève depuis mes années de voyant. Mon talent de pianiste rendait ma cécité acceptable dans la bonne société. L'âge me venant, les gens parlèrent de mon courage, et je plaisais manifestement aux femmes. Dans notre société new-yorkaise, à cette époque, l'une des façons qu'avaient les parents de s'assurer que leur fille épouse un homme convenable consistait à lui conseiller, depuis le berceau, semblait-il, de prendre garde aux hommes et de ne jamais tout à fait se fier à eux. Ça, c'était bien avant la Grande Guerre, quand les garçonnnes et les femmes fumeuses de cigarettes et buveuses de martinis appartenaient à un avenir inimaginable. Un jeune homme aveugle, beau et de bonne famille était donc particulièrement apprécié dans la mesure où il ne pouvait pas,

même en secret, se mal conduire. Sa vulnérabilité exerçait un grand attrait sur une femme elle-même entraînée depuis sa naissance à être vulnérable. Elle en retirait l'impression d'être forte, d'être au pouvoir, ma cécité pouvait susciter en elle un sentiment de pitié, elle pouvait faire beaucoup de choses. Une jeune femme pouvait s'exprimer, se laisser aller à ses émotions refoulées comme elle n'aurait pu le faire sans risque avec un type normal. Je m'habillais très bien, je parvenais à me raser avec mon coupe-chou sans jamais m'entailer la peau et, sur mes instructions, mon coiffeur me coupait les cheveux un peu plus longs qu'on ne les portait à l'époque, si bien que lorsque, à l'occasion d'une réunion quelconque, je m'asseyais au piano et jouais *l'Appassionata*, par exemple, ou *l'Etude révolutionnaire*, mes cheveux s'envolaient – j'en avais beaucoup en ce temps-là, une bonne toison épaisse de cheveux bruns séparés par une raie au milieu et qui me descendaient de chaque côté de la tête. Une chevelure à la Franz Liszt, voilà ce que c'était. Et si nous étions assis sur un canapé sans personne à proximité, une jeune amie pouvait me donner un baiser, me caresser le visage et me donner un baiser et moi, étant aveugle, je pouvais poser la main sur sa cuisse sans que cela paraisse intentionnel et, si même elle tressaillait, elle ne l'ôtait pas de là, de crainte de me causer de l'embarras.

Je dirais que pour un homme qui ne s'est jamais marié j'ai été particulièrement sensible aux femmes, je les ai beaucoup appréciées, en vérité, et permettez-moi d'admettre sans façon que j'ai connu une expérience sexuelle ou deux en cette époque que je décris, cette époque de ma vie citadine aveugle de beau jeune homme de moins de vingt ans, quand nos parents vivaient encore, donnaient

de nombreuses soirées et recevaient les gens les plus importants de la ville dans notre maison, un tribut monumental au style victorien déclinant qui allait être dépassé par la modernité – comme, par exemple, les décorations intérieures d'une amie de la famille, Elsie de Wolfe, laquelle, après que mon père lui eut interdit de rénover la maison entière, ne mit plus jamais le pied chez nous – et que j'ai toujours trouvée confortable, solide, fiable, avec ses gros meubles capitonnés, ses chaises Empire à franges, les lourdes draperies coiffant les tentures aux fenêtres hautes du sol au plafond ou les tapisseries médiévales suspendues à des barres dorées, et les bibliothèques pansues, les épais tapis persans, les lampadaires aux abat-jour garnis de pompons et les amphores chinoises assorties dans lesquelles on aurait presque pu entrer... tout cela très éclectique, une sorte de carnet de voyage de nos parents et, si encombré que ce pût paraître aux étrangers, cela nous semblait, à nous, normal et juste, tel était notre héritage, à Langley et à moi : cette impression de vivre avec des objets ostensiblement inanimés, et d'avoir à les contourner.

Nos parents passaient chaque année un mois à l'étranger, ils embarquaient à bord de l'un ou l'autre vaisseau de ligne, agitant les bras derrière la rambarde de quelque grand paquebot à trois ou quatre cheminées – le *Carmania* ? le *Mauretania* ? le *Neuresthanian* ? – qui s'écartait du quai. Ils avaient l'air si petits, là-haut, aussi petits que j'avais l'impression de l'être, moi, la main serrée dans la main de ma gouvernante, et la sirène du bateau retentissait jusque dans mes pieds et les mouettes volaient de tous côtés comme pour célébrer quelque chose, comme s'il se passait là quelque chose de vraiment bien. Je me demandais toujours ce

qui allait arriver aux patientes de mon père pendant son absence, car c'était un éminent médecin pour dames et je m'inquiétais à l'idée qu'elles tombent malades et meurent, peut-être, dans l'attente de son retour.

Tandis que mes parents parcouraient l'Angleterre, l'Italie, la Grèce ou l'Égypte, ou quelque autre pays encore, leur retour avait pour signes avant-coureurs des objets livrés à la porte de service par la Railway Express Company : carreaux islamiques anciens, livres rares, une fontaine en marbre, bustes de Romains dépourvus de nez ou d'oreilles ou armoires antiques à l'odeur fécale.

Et, finalement, ô joie, voilà, alors que j'avais presque tout oublié d'eux, que nos père et mère en personne débarquaient du taxi devant la maison, les bras chargés des trésors qui ne les avaient pas précédés. Ce n'étaient pas des parents totalement négligents car il y avait toujours des cadeaux pour Langley et pour moi, objets de nature à réellement ravir un jeune garçon, comme un train miniature d'une antiquité trop délicate pour qu'on puisse y jouer, ou une brosse à cheveux plaquée or.

NOUS VOYAGIONS, NOUS AUSSI, mon frère et moi, durant notre jeunesse, habitués que nous étions des camps de vacances. Le nôtre se trouvait dans le Maine, sur un plateau côtier boisé et champêtre, l'endroit rêvé pour apprécier la Nature. Plus notre pays disparaissait sous une couverture de fumées d'usines, plus le charbon montait des mines à grand tapage, plus nos pesantes locomotives traversaient la nuit dans un bruit de tonnerre, plus les énormes moissonneuses se tranchaient un chemin dans les tiges et des voitures noires encombraient les rues en klaxonnant et en s'emboutissant

les unes les autres, plus le peuple américain adorait la Nature. Le plus souvent, cette dévotion était déléguée aux enfants. C'est ainsi que nous nous retrouvions là, dans le Maine, logés dans des cabanes primitives, garçons et filles dans des camps voisins.

Je jouissais de la plénitude de mes sens, en ce temps-là. J'avais les jambes agiles et les bras forts et musclés, et je pouvais voir le monde avec toute l'heureuse inconscience d'un garçon de quatorze ans. Non loin des camps, sur un promontoire dominant l'océan, il y avait un pré envahi de ronciers chargés de mûres à profusion et, un après-midi, nous étions là en nombre, occupés à cueillir les fruits mûrs et à mordre dans leur péricarpe à la pulpe humide et tiède, concurrencés par des vols de bourdons avec lesquels nous faisons la course d'un buisson à l'autre en nous fourrant des baies plein la bouche au point que le jus nous dégoulinait sur le menton. L'air était dense de communautés flottantes de moustiques qui s'élevaient et retombaient, se dilataient et se contractaient à la façon de quelque phénomène astronomique. Et le soleil brillait sur nos têtes et, derrière nous, au pied de la falaise, on voyait les rochers noirs et argentés qui, patiemment, recevaient et brisaient les vagues et, au-delà, la mer étincelante, rayonnante d'éclats de soleil et, les yeux remplis de cette vision, je me tournai triomphant vers cette fille, la seule avec qui je m'étais lié, elle s'appelait Eleanor, j'écartai grand les bras et la saluai à la manière d'un magicien qui aurait créé tout cela pour elle. Et, je ne sais trop comment, quand les autres s'en allèrent nous nous attardâmes, tels des conspirateurs, derrière un roncier touffu jusqu'à ce que le bruit qu'ils faisaient eût disparu et nous nous retrouvâmes sans surveillance, ayant transgressé les

règles du camp, nous définissant donc nous-mêmes comme plus adultes qu'on ne croyait, et pourtant, sur le chemin du retour, nous étions pensifs et nous tenions par la main sans nous en rendre compte.

Existe-t-il un amour plus pur que cela, quand on ne sait même pas de quoi il s'agit ? Elle avait la main chaude et moite, les yeux et les cheveux noirs, cette Eleanor. Cela ne nous gênait ni l'un, ni l'autre qu'elle fît une tête de plus que moi. Je me rappelle le cheveu qu'elle avait sur la langue, la façon dont le bout de sa langue se coinçait entre ses dents quand elle prononçait ses s. Ce n'était pas une de ces filles socialement sûres d'elles qui abondaient dans son côté du camp. Elle portait l'uniforme, chemisier vert et short bouffant gris, qu'elles portaient toutes, mais elle avait quelque chose d'une solitaire et, à mes yeux, elle semblait distinguée, attirante, réfléchie et dans une sorte d'état d'attente analogue à celui où je me trouvais – attente de quoi, aucun de nous deux n'aurait pu le dire. C'était ma première affection déclarée, si sérieuse que même Langley, qui habitait une autre cabane avec les gens de son âge, ne me taquinait pas. Je tressai un cordon pour Eleanor, et y accrochai un modèle réduit de canoë en écorce découpée et cousue.

Ah, mais c'est une triste histoire que celle où je m'aventure là. Le camp des garçons et celui des filles étaient séparés par un petit bois traversé sur toute sa longueur par une haute clôture du genre qu'on utilise pour empêcher les animaux de passer, et la grande escapade nocturne consistait donc pour les garçons les plus âgés à grimper au-dessus ou creuser en dessous de cette clôture et à faire la nique aux autorités en courant à grands cris d'un bout à l'autre du camp des filles tout en évitant les monitrices lancées à leur poursuite, et en

frappant sur les portes des cabanes des coups qui provoquaient des clameurs ravies. Mais Eleanor et moi, nous franchissions la clôture pour nous retrouver après que tout le monde s'était endormi et nous balader sous les étoiles en discutant philosophiquement de la vie. Et voilà comment par une chaude nuit d'août nous arrivâmes, après un kilomètre et demi de route environ, à un gîte dédié comme notre camp au retour à la nature. Mais il était destiné à des adultes, des parents. Attirés par une lumière qui tremblotait dans la maison par ailleurs obscure, nous grimpâmes en tapinois sur le perron et là, par la fenêtre, nous vîmes une chose choquante, ce que plus tard on appellerait un film porno. Sa licencieuse démonstration se déroulait sur un écran amovible qui ressemblait un peu à un grand store. Dans la lumière réfléchiée, nous voyions en silhouettes une assemblée d'adultes attentifs, penchés en avant sur leurs fauteuils et canapés. Je me rappelle le bruit que faisait le projecteur, guère éloigné de la fenêtre ouverte, un vrombissement, comme un pré entier de cigales. La femme sur l'écran, vêtue seulement d'une paire d'escarpins à hauts talons, était allongée, le dos sur une table, et l'homme, debout, nu également, lui tenait les jambes sous les genoux de telle manière qu'elle s'offrait à recevoir son organe, dont il avait d'abord pris soin d'exhiber au public l'énormité. C'était un homme laid, chauve et maigre, qui n'avait pour toute distinction que cet attribut disproportionné. Pendant qu'il s'enfonçait à coups répétés dans la femme, celle-ci se tirait les cheveux avec ardeur tout en agitant les jambes convulsivement, chaque escarpin ruant dans l'air en succession rapide, comme si elle avait été parcourue de secousses électriques. J'étais fasciné – horrifié, mais aussi ravi à un degré de sensation

anormale qui tenait de la nausée. Je ne m'étonne pas aujourd'hui que, dès l'invention du cinéma, on en ait aussitôt compris les possibilités pornographiques.

Mon amie en eut-elle le souffle coupé, me tira-t-elle par la main pour m'entraîner ? Si tel avait été le cas, je ne l'aurais pas remarqué. Mais lorsque j'eus suffisamment recouvré la raison, je me retournai et elle avait disparu. Je repris en courant le chemin par lequel nous étions arrivés et, dans cette nuit de clair de lune, une nuit en noir et blanc comme le film, je n'aperçus personne sur la route devant moi. Il nous restait quelques semaines avant la fin de l'été, mais plus jamais mon amie Eleanor ne m'adressa ni la parole, ni même un regard, décision que j'acceptai en tant que complice, par le genre, de l'acteur mâle. Elle avait eu raison de me fuir car, cette nuit-là, l'amour romantique fut détrôné dans mes pensées, cédant sa place à l'idée que l'acte sexuel était quelque chose qu'on leur faisait à elles, à elles toutes, y compris la pauvre, grande et timide Eleanor. C'est là une illusion puérile, à peine digne d'une intelligence de quatorze ans, et qui persiste pourtant chez les hommes adultes même lorsqu'ils rencontrent des femmes plus avides qu'eux de copulation.

Il est certain qu'une partie de moi, en regardant cet abject petit film, n'eut pas moins que mon Eleanor le sentiment d'une trahison de la part du monde des adultes. Je ne veux pas laisser entendre que ma mère et mon père se trouvaient au nombre de ces spectateurs – ils n'y étaient pas. En réalité, lorsque je m'en ouvris à Langley, nous convînmes que nos parents n'appartenaient pas à la race des charnellement affligés. Nous avions passé l'âge de croire que nos parents ne s'étaient livrés à l'acte sexuel que les deux fois nécessaires

à notre conception. Mais il était caractéristique de leur génération que cet acte fût pratiqué seulement dans l'obscurité et qu'on n'en parlât ni ne l'admît jamais en aucune autre circonstance. De tels formalismes rendaient la vie tolérable. Même les relations les plus intimes étaient abordées selon les règles. Notre père n'était jamais qu'en col dur, cravate et complet veston, je n'ai aucun souvenir de l'avoir jamais vu habillé autrement. Ses cheveux gris acier étaient coupés courts et il portait une moustache en brosse et un pince-nez, sans se rendre compte qu'il copiait ainsi l'apparence du président d'alors. Et notre mère, avec son ample silhouette gainée dans le style de l'époque et sa généreuse chevelure relevée et coiffée en corne d'abondance, était une image d'opulence matronale. Les femmes de sa génération portaient des jupes à longueur de cheville. Elles n'avaient pas le droit de vote, état de choses que ma mère ne trouvait pas du tout perturbant, bien que quelques-unes de ses amies fussent des suffragettes. Langley disait de nos parents que leur mariage avait été arrangé au paradis. Il voulait dire par là que ce n'était pas une grande affaire romantique, mais que nos père et mère, dans leur jeunesse, avaient dûment conformé leurs existences aux ordonnances bibliques.

Les gens de mon âge sont réputés pour leur mémoire des temps anciens et leur incapacité à se rappeler ce qui est arrivé hier. Bien qu'il y ait longtemps que nos parents sont morts, mes souvenirs d'eux se sont considérablement atténués, comme si le recul dans un passé de plus en plus lointain les avait rapetissés, en avait réduit les détails visibles, comme si le temps était devenu espace, devenu distance et que les figures d'autrefois, même père et mère, se trouvaient trop éloignées pour

qu'on pût les reconnaître. Elles sont fixées dans leur propre époque, laquelle est passée au-delà de l'horizon planétaire. Eux, leur époque et toutes ses préoccupations se sont enfoncés ensemble. Je peux me rappeler une fille que j'ai connue un peu, comme cette Eleanor, mais de mes parents, par exemple, je ne me souviens pas d'un seul mot que l'un ou l'autre ait un jour prononcé.

CE QUI M'AMÈNE À LANGLEY et à sa théorie du Remplacement.

Je ne sais plus très bien quand je l'entendis exposée pour la première fois, mais je me souviens d'avoir pensé qu'elle avait quelque chose d'un peu scolaire.

J'ai une théorie, me déclara-t-il. Tout, dans la vie, a son remplacement. Nous venons en remplacement de nos parents exactement comme eux étaient venus en remplacement de la génération précédente. Tous ces troupeaux de bisons qu'on massacre dans l'Ouest, tu pourrais penser que c'est la fin, pour eux, mais ils ne seront pas tous massacrés et les troupeaux se reconstitueront grâce à des remplaçants que rien ne distinguera de ceux qui auront été abattus.

Langley, objectai-je, les gens ne sont pas tous les mêmes comme de bêtes bisons, chacun de nous est une personne. Un génie comme Beethoven, on ne peut pas le remplacer.

Mais, vois-tu, Homer, Beethoven était un génie de son temps. Nous possédons les notations de son génie, mais il n'est pas notre génie. Nous aurons nos génies, et si ce n'est pas en musique ce sera en science ou en art, même s'il faut du temps pour les reconnaître parce que, en général, on ne reconnaît pas tout de suite les génies. D'ailleurs,

il ne s'agit pas de ce que les uns ou les autres accomplissent mais de leur position par rapport au restant d'entre nous. Quel est ton joueur de base-ball préféré ?

Walter Johnson, dis-je.

Et il est quoi, lui, sinon un remplacement de Cannonball Titcomb ? fit Langley. Tu vois ? C'est de constructions sociales que je parle. L'une des constructions consiste à nous fournir des athlètes à admirer, à nous créer nous-mêmes en tant que public d'admirateurs pour les joueurs de base-ball. Il me semble que c'est là un mode de collectivisation qui engendre une grande satisfaction sociale et qui peut ritualiser, entre les équipes de base-ball des différentes villes, notre tendance à nous assassiner les uns les autres. Les humains ne sont pas des bisons, nous sommes une espèce plus complexe qui vit dans des constructions sociales compliquées, mais nous nous remplaçons tout comme eux. Il y aura toujours en Amérique, tant qu'on y jouera au base-ball, quelqu'un qui représentera pour un jeune encore à naître ce que Walter Johnson représente pour toi. C'est un de nos héritages, les héros de base-ball, et il y en aura donc toujours un.

Bon, tu prétends que tout est toujours pareil comme s'il n'y avait pas de progrès, observai-je.

Je ne dis pas qu'il n'y a pas de progrès. Le progrès existe et en même temps rien ne change. Des gens inventent des choses comme les automobiles, ils en découvrent comme les ondes radio. C'est évident. Il y aura de meilleurs lanceurs que ton Walter Johnson, si incroyable que ça paraisse. Mais le temps, c'est différent de ce dont je parle. Il avance à travers nous au fur et à mesure que nous nous remplaçons pour occuper les cases.

A ce moment-là j'avais compris que la théorie de Langley était quelque chose qu'il inventait en

même temps qu'il la développait. Quelles cases ? demandai-je.

Pourquoi es-tu trop bouché pour comprendre ça ? Les cases pour les génies, pour les joueurs de base-ball, les millionnaires et les rois.

Y a-t-il une case pour les aveugles ? fis-je. Je me souvenais, en disant cela, de la façon dont l'oculiste chez qui on m'avait amené m'avait dirigé une lumière dans l'œil tout en marmottant une phrase en latin comme si la langue anglaise ne possédait pas de mots pouvant exprimer l'horreur de mon cas.

Pour les aveugles, oui, et pour les sourds, et pour les esclaves du roi Léopold au Congo, dit Langley.

Pendant quelques minutes, il me fallut alors écouter avec attention pour voir s'il était encore dans la chambre, parce qu'il avait cessé de parler. Et puis je sentis sa main sur mon épaule. C'est alors que je compris que ce que Langley appelait sa théorie du Remplacement était l'amertume que lui inspirait la vie ou le désespoir qu'il en éprouvait.

Je me souviens de lui avoir dit : Langley, il faut que tu retravailles ta théorie. Apparemment, il était de cet avis, car c'est alors qu'il a commencé à conserver les journaux quotidiens.

CE FUT MON FRÈRE et non l'un ou l'autre de mes parents qui prit l'habitude de me faire la lecture dès lors que je devins incapable de lire moi-même. J'avais bien sûr mes livres en braille. J'ai lu tout Gibbon en braille. *Au II^e siècle de l'ère chrétienne, l'Empire romain comprenait une fraction très importante de la Terre et la partie la plus civilisée de l'humanité...* je pense toujours que c'est une phrase plus délicieuse à sentir du bout des doigts qu'à voir de ses yeux. Langley me faisait la

lecture des livres qui avaient du succès à l'époque – de Jack London, *Le Talon de fer*, ainsi que ses histoires du Grand Nord ou, de Conan Doyle, *La Vallée de la peur*, avec Sherlock Holmes et l'abominable Moriarty – mais avant de passer aux journaux quotidiens, où il me lisait ce qu'on racontait de la guerre en Europe à laquelle il était destiné à prendre part, Langley ramenait de chez les bouquinistes de minces recueils de poésie et m'en donnait lecture comme si les poèmes étaient des nouvelles. Les poèmes ont des idées, disait-il. Les idées des poèmes viennent de leurs émotions et leurs émotions sont portées par des images. Cela rend les poèmes beaucoup plus intéressants que tes romans, Homer. Lesquels ne sont que des histoires.

Je ne me rappelle pas les noms des poètes que Langley trouvait si informatifs, et les poèmes non plus ne se sont pas fixés dans ma mémoire, à l'exception d'un ou deux vers. Mais ils surgissent dans mes pensées, en général non sollicités, et me donnent du plaisir quand je me les récite. Ainsi : *Les générations ont marché, marché, marché/ Et tout est flétri par les marchands, détruit, pétri de labeur...* – voilà bien une idée langleyenne.

À SON DÉPART POUR LA GUERRE, mes parents donnèrent un dîner en son honneur, rien que la famille autour de la table – un bon rôti de bœuf, la senteur de cire des bougies et ma mère qui pleurait et s'excusait de pleurer et mon père se raclant la gorge avant de porter un toast. Langley devait embarquer le soir même. L'unique soldat de notre famille s'en allait là-bas prendre la place d'un soldat allié mort, en parfaite application de sa théorie. Sur le seuil, j'ai passé les mains sur son visage afin

de le mémoriser à cet instant, un nez long et droit, une bouche sévère, un menton pointu, très semblable au mien, et puis le bonnet de police dans sa main, le gros drap de son uniforme et les bandes molletières. Il avait les jambes maigres, Langley. Il se tenait droit, il était grand, droit et grand comme il ne le serait plus jamais.

Et me voilà donc, moi – sans mon frère, pour la première fois de ma vie. J'eus l'impression de me retrouver comme encavé dans ma jeune virilité indépendante. Celle-ci allait bientôt être mise à l'épreuve, à cause de l'épidémie de grippe espagnole qui frappa la ville en 1918 et, tel un immense oiseau de proie, plongea pour emporter nos deux parents. Mon père mourut le premier car il était associé avec le Bellevue Hospital, et c'est là qu'il fut atteint. Naturellement, ma mère ne tarda pas à le suivre. Je les appelle mon père et ma mère quand je pense à eux, à leur mort si soudaine et si douloureuse, morts d'étouffement en quelques heures, c'est ainsi que ça se passait avec la grippe espagnole.

Aujourd'hui encore, je répugne à me rappeler leur mort. Il est vrai que lorsque ma cécité s'était déclarée, une sorte d'atténuation de leurs sentiments envers moi s'était manifestée, comme si un investissement réalisé n'avait pas été profitable et qu'ils faisaient une croix dessus. Néanmoins, néanmoins, c'était désormais l'abandon définitif, un voyage duquel ils ne reviendraient pas, et ça m'avait secoué.

On disait de la grippe espagnole qu'elle emportait surtout les jeunes et pourtant dans notre cas ce fut le contraire. Je fus épargné, même si, pendant quelque temps, je me sentis assez mal. Il me fallut organiser les choses pour maman comme elle les avait organisées pour son époux avant de

s'en aller mourir, elle aussi, comme si elle ne pouvait pas supporter d'être un instant loin de lui. Je m'adressai au même entrepreneur qu'elle. Enterer les gens était une affaire ronflante, à l'époque, on se passait des habituelles formalités onctueuses et les cadavres étaient transportés à grande vitesse vers leurs tombes par des hommes dont les voix étouffées me faisaient comprendre qu'ils portaient des masques. Les prix aussi avaient augmenté : au moment de la mort de maman, les dispositions identiques à celles qu'elle avait prises pour papa coûtaient le double. Ils avaient eu de nombreux amis, un vaste cercle mondain, mais seuls un ou deux cousins éloignés se montrèrent aux obsèques, tous les autres étant restés assis chez eux derrière des portes fermées à double tour ou partis à leurs propres funérailles. Mes parents sont réunis pour l'éternité au Woodlawn Cemetery, au-dessus de ce qui était autrefois le village de Fordham, bien que ce soit le Bronx à présent, et, bien sûr, à moins que ne survienne un tremblement de terre.

En ce temps de grippe, Langley, parti pour la guerre en Europe avec l'AEF*, fut porté disparu. Un officier était venu à la porte apporter la nouvelle. En êtes-vous sûr ? demandai-je. Comment pouvez-vous le savoir ? Est-ce votre façon de dire qu'il a été tué ? Non ? Donc tout ce que vous me dites, c'est que vous ne savez rien. Alors pourquoi êtes-vous ici ?

Bien entendu, je m'étais mal conduit. Je me souviens que j'ai dû, pour me calmer, aller à l'armoire où mon père rangeait ses whiskys et m'envoyer, à la bouteille, une goulée de quelque chose. Je me

* "American Expeditionary Force" était le nom donné au corps expéditionnaire américain durant la Première Guerre mondiale. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)